

Jérôme Deschamps donne rendez-vous avec Tati

Étienne Sorin

Le neveu et ayant droit du réalisateur, fondateur des Deschiens, est l'un des promoteurs de l'œuvre de son oncle. Plusieurs de ses films restaurés sont visibles cet été, à La Rochelle et à la Cinémathèque à Paris

Tati tout neuf partout en France. C'est le slogan de l'été. Les films de Jacques Tati (1907-1982) ressortent en salle dans des versions restaurées. *Jours de fête*, *Les Vacances de M. Hulot*, *Mon oncle*, *Playtime*, *Trafic* et *Parade* : six longs-métrages, réalisés entre 1949 et 1973. Une période de création qui coïncide avec les Trente Glorieuses, parenthèse enchantée de progrès technique et scientifique, promesse de modernité et d'abondance. Cet avènement de la société moderne, Tati, derrière et devant la caméra, le met en scène avec un regard incisif, amusé, visionnaire donc toujours d'actualité.

Cette redécouverte du grand burlesque français, on la doit notamment à Jérôme Deschamps. Le comédien, metteur en scène, fondateur avec Macha Makieïeff de la troupe des Deschiens, est de la famille Tati. Sa mère était la cousine germaine de l'épouse de Tati, Micheline Winter. Deschamps est surtout l'un des grands admirateurs et l'un des grands promoteurs de son œuvre. En créant en 2001 la société Les Films de mon oncle, avec Sophie Tatischeff, la fille de Jacques, il rachète les droits des films, les sauve de l'oubli ou de la destruction. Il est ainsi à l'origine de la première grande rétrospective, en 2002, à l'occasion des vingt ans de la disparition de Tati, déjà présentée au Festival La Rochelle Cinéma. En 2009, la Cinémathèque française lui confie les clés de l'institution pour un cycle et une belle exposition orchestrée par Macha Makieïeff et Stéphane Goudet. « Jacques Tati. Deux temps, trois mouvements ».

L'ayant droit Deschamps est intrisérable sur Tati, sa vie, son œuvre. Il a d'abord des souvenirs d'enfance, quand cet oncle élastique venait fêter Noël ou le Nouvel An chez ses grands-parents. « Il faisait le con avec le chapeau des dames, sans dire un mot, et il était très drôle. Mais nous avions peu d'échanges, parce qu'il était très impressionnant. C'était une baraque, très grand, intimidant, avec un visage pince-sans-rire. » Leur véritable rencontre, artistique, a lieu en 1978. Deschamps joue *La Famille Deschiens* dans une ancienne grange aménagée en théâtre à Ivry, près de Paris. Tati vient voir le spectacle et monte voir son neveu dans sa loge. « Il me dit : "Si mon ami Buster Keaton était là, on se serait mis immédiatement à travailler. Parce qu'il faut tout le temps travailler." Il a passé quinze jours avec Keaton à New York. Ils se retrouvaient chaque jour dans un bureau. Je lui dis : "Ça a dû être formidable, vous avez dû vous raconter vos vies, partager des choses..." Il me répond : "Non, rien du tout. Il y avait juste une chaise. Pendant deux semaines, on a essayé d'inventer des gags avec la chaise." »

Tati n'est pas un enfant de la ballade. Il est d'une grande famille d'encadreurs

de la place Vendôme. Le cadre, un mot qui n'a rien d'anodin pour un futur cinéaste qui ne sait pas comment orchestrer sa vie dans ses années d'avant-guerre. « Il fait vaguement des études », raconte Deschamps. Il passe surtout son temps au Racing Club de France, ne rate jamais la troisième mi-temps à refaire les matchs de rugby en imitant l'arbitre, les joueurs, les spectateurs. Ça fait rire tout le monde. Il en tire un numéro de music-hall, où il joue un gardien de but, un pêcheur, un boxeur ou un joueur de tennis, qui préfigure *Les Vacances de M. Hulot*. »

« Il faisait le con avec le chapeau des dames, sans dire un mot, et il était très drôle. Mais nous avions peu d'échanges, parce qu'il était très impressionnant »

Jérôme Deschamps

Tati se produit partout en Europe. Colette lui consacre un très beau texte. Il est reconnu comme un artiste de music-hall original, tombé du ciel. Il n'en rêve pas moins de cinéma et voue un culte aux grands burlesques américains. En particulier W. C. Fields et Buster Keaton, à la différence de Chaplin, moins naturel, plus construit. « Tati avait rencontré Chaplin et avait lui-même relevé leurs différences, se souvient Deschamps. Prenez cette scène des Vacances : la voiture arrive près d'un enterrement, le pneu creève, Hulot démonte la roue. Comme il a plu et qu'il y a du vent, la chambre à air roule, des feuilles s'y collent, et Hulot croit qu'ils ont oublié une couronne mortuaire. Il la prend, de bonne foi, pour la rapporter. Si c'était Chaplin, c'est lui qui collerait les feuilles. Il y aurait une ruse, un côté roublard. Chez Tati, jamais. Son personnage ne fait rien exprès. C'est un type à côté de ses pompes. Il provoque des catastrophes malgré lui. C'est ce qui le rend à la fois charmant et subversif : il nous raconte ce que signifie être perdu dans un monde qui change. »

Pendant l'Occupation, Tati se cache dans la cave d'une maison à Sainte-Sévère-sur-Indre pour échapper au STO. C'est dans ce même village qu'il tourne, en 1947, *Jour de fête*, comédie néo-réaliste sur un facteur qui doit augmenter la cadence et faire sa tournée « à l'américaine ». Un premier beau succès. Le 4 juillet prochain, Deschamps le projettera en ouverture d'un nouveau festival dédié au court-métrage d'humour, à Sainte-Sévère. Avec *Les Vacances de M. Hulot*, première apparition du réalisateur, pipe au bec et imper au vent, Tati transforme l'essai. Mais *Mon oncle*, en 1958, le propulse dans une autre dimension. Il reçoit vingt prix à travers le monde, dont



Jacques Tati dans *Playtime*, son chef-d'œuvre sorti en 1967, dont le tournage a duré trois ans. LES FILMS DE MON ONCLE

l'Oscar du meilleur film en langue étrangère.

Tati mettra pourtant près de dix ans à concrétiser *Playtime*. Son chef-d'œuvre, plastiquement superbe et très audacieux dans sa façon de se passer d'intrigue, de dissoudre Hulot dans la foule ou de le multiplier dans des plans où il se passe mille choses à la fois. « Le premier film martien de l'histoire du cinéma », dit François Truffaut. Après la Villa Arpel de *Mon oncle*, qui anticipe de plusieurs décennies la maison connectée, Tati étend son terrain de jeu à la ville entière. « Tati n'est pas du tout un réactionnaire nostalgique », explique Deschamps. Au contraire, il joue avec la ville moderne et la société du loisir. Il s'en amuse et en montre aussi la beauté. C'est beaucoup plus ambivalent que « c'était mieux avant ». »

La seconde partie de *Playtime*, l'inauguration du restaurant Royal Garden, ressemble au fiasco de *The Party*, de Blake Edwards, avec Peter Sellers, autre génie comique. Elle est irrésistible et annonce *Lapin chasseur*, spectacle culte des Deschiens, en 1989, où les spectateurs sont tour à tour côté cuisine

et côté salle d'un restaurant. « Il y a sans doute une filiation naturelle, parfois inconsciente, admet Deschamps. Son influence est peut-être surtout sensible sur le travail du son, très important chez lui comme chez moi. D'ailleurs, on aime tous les deux les chiens et on met des aboiements partout. Quand nous avons montré *Playtime* dans une première version restaurée en ouverture de Cannes, en 2002, nous avons garé une 4L au pied des marches et une flopée de petits chiens les ont montés, sous l'œil de David Lynch, très ému de revoir ce film, qu'il adore. » Autre cinéaste américain fan de Tati, Steven Spielberg, à qui on doit ce compliment avisé : « Le plus grand acteur muet du cinéma sonore. »

Pour *Playtime*, Tati, surnommé Tatillon, fait construire une ville entière près du bois de Vincennes. Le tournage dure trois ans. Tati en sort ruiné. Il parvient tout de même à réaliser *Trafic*, une satire du « tout-automobile ». Hulot livre son prototype de camping-car au Salon de l'automobile d'Amsterdam. « Il y a des choses très bien dans *Trafic* - le carambolage, par exemple -, mais le film, une commande

de producteurs étrangers, est plombé par des moments plus faibles. » *Parade*, l'ultime long-métrage de Tati, est un retour au music-hall. Avec le cirque de Stockholm, pour la télévision suédoise, le vieux clown refait les numéros de mime de ses débuts. « Longtemps j'ai trouvé *Parade* irregardable. On le ressort quand même parce qu'on a pu restaurer les images en vidéo, mais Tati me disait qu'il considérait *Playtime* comme son véritable dernier film. »

Tati meurt à 75 ans, en 1982. On ne lui voit guère d'héritier, sinon un peu Michel Gondry (*Microbe et Gasoil*) ou Bruno Podalydès (*Adieu Berthe, Les Deux Alfred*), capable de faire rire avec une trottinette électrique, les nouvelles technologies et les drones. « Oui, et je suis sûr que Tati aurait imaginé plein de gags avec les téléphones portables. Mais il reste une comète, un ovi. »

Rétrospective au 54^e Festival La Rochelle Cinéma (17), du 26 juin au 4 juillet. Intégrale à la Cinémathèque française (Paris 12^e), du 8 au 12 juillet (et au cinéma à partir du 15 juillet. Coffret Blu-ray en novembre 2026 chez StudioCanal.



Jacques Tati dans *Les Vacances de M. Hulot* (1953). LES FILMS DE MON ONCLE

LA BATAILLE DE GAULLE

PARTIE 1 L'ÂGE DE FER PARTIE 2 J'ÉCRIS TON NOM.

ACTUELLEMENT AU CINÉMA DEMAIN AU CINÉMA

DEUX PARTIES DE ANTONIN BAUDRY

VOYEZ-LE EN IMAX

RHP-PARIBAS BeReal TFI+ M6 LETIGARO LA TRIBUNE Br4 BFMTV

PROFITEZ DE LA FÊTE DU CINÉMA 5€